



Linx

Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre

70-71 | 2014

**Variations sémantiques et syntaxiques : aspects d'une
théorie de l'invariance**

GENRE ou le scénario d'une grammaticalisation

Lionel Dufaye



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/linx/1567>

DOI : 10.4000/linx.1567

ISSN : 2118-9692

Éditeur

Presses universitaires de Paris Nanterre

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2014

Pagination : 51-65

ISSN : 0246-8743

Référence électronique

Lionel Dufaye, « *GENRE* ou le scénario d'une grammaticalisation », *Linx* [En ligne], 70-71 | 2014, mis en ligne le 01 mars 2015, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/linx/1567> ; DOI : 10.4000/linx.1567

GENRE **ou le scénario d'une grammaticalisation**

*Lionel Dufaye, Université Paris-Est
LISAA (EA 4120), UPEMLV, F-77454, Marne-la-Vallée, France*

Introduction

GENRE est désormais couramment employé de manière « non nominale » en français contemporain, notamment à l'oral, dans des contextes tels que : *T'aurais pas genre copié-collé tout le texte ?* Ces emplois peuvent recouvrir un éventail de valeurs sémantiques plus ou moins variées : valeur de comparaison de type prépositionnel : *Ce mec-là c'est genre/comme un Dieu dans son collège* ; valeur d'illustration : *Ils mettent en ligne notre liste (avec genre/par exemple le voyage de noce, les verres en cristal, etc.)* ; valeur d'approximation : *Je paye genre/environ 1000 euros par mois* ; valeur de comparaison de type conjonctif : *Il fait genre il veut pas de potes sur ce jeu mais c'est son rêve ! (il fait comme si il voulait pas...)* ; valeur polémique : *– Moi tu sais je ne mens jamais. – Genre ! (Pas à moi ! / Tu parles !)* ; valeur de connivence : *– Et là il me fait un clin d'œil et il repart en sifflotant, genre... (tu vois ce que je veux dire)*. L'objectif de cet article est de chercher à proposer une représentation sémantique cohésive de ces variations. L'hypothèse sur laquelle repose ce travail part de l'idée que GENRE véhicule deux facettes complémentaires d'identification et de différenciation qualitative, comme cela transparaît dans la définition du CNRTL¹ :

1 Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales : www.cnrtl.fr/definition/genre.

- **Facette identificatoire** : « *GENRE Langue abstraite et cultivée; langage technique* Ensemble d'êtres ou d'objets ayant **la même origine ou liés par la similitude d'un ou de plusieurs caractères**. *Appartenir à, rentrer dans un genre [...].* »
- **Facette différentielle** : « Désir de **se distinguer** en affectant certaines manières : [...] *Se donner, faire du genre.* »

Partant de ce constat, la démarche reviendra à considérer que les emplois nominaux classiques mettent en avant la dimension identificatoire de GENRE, alors que les emplois grammaticalisés relèguent cette identification au second plan pour mettre en saillance la facette différentielle. Cette hypothèse sémantique rejoint d'ailleurs les conclusions de Laurence Rosier à propos de GENRE :

« La grammaticalisation, dans ce cas, passe [...] par un déplacement sémantique allant de l'affirmation de l'identification d'une catégorie à l'approximation d'une catégorie. » (Rosier, 2002a, p. 86)

Dans le cadre de cet article, la grammaticalisation sera appréhendée selon un processus en trois volets :

- Les emplois nominaux classiques, pour lesquels on considérera que la facette identificatoire est privilégiée.
- Les emplois adverbiaux (et nominaux non classiques) intra-propositionnels, pour lesquels, à l'inverse, on considérera que l'altérité est la valeur prépondérante.
- Les emplois adverbiaux extra-propositionnels pour lesquels l'altérité prend une valeur polyphonique.

L'analyse de ces trois niveaux reposera sur deux modes d'appréhension théorique : d'une part, le degré de détermination Qualitative, et d'autre part, le degré de prise en charge énonciative. Concernant la question de la détermination Qualitative, peut-être est-il utile d'exposer brièvement trois types de délimitations qui seront exploités dans cet article :

Quantitatif (QNT) : les occurrences de notion en tant qu'elles se manifestent par une extension de temps ou d'espace. L'hypothèse sera ici que GENRE opère essentiellement sur la dimension Qualitative, et qu'il ne fait donc pas intervenir la dimension Quantitative.

Le Qualitatif intrinsèque (ce que j'appellerai aussi Qualitativo-Quantitatif ou QLnT) : il s'agit des propriétés définitoires de l'occurrence en tant que type, propriétés supposées stables de locuteur à locuteur. On est assez proche, semble-t-il, de ce que J. Guillemin-Flescher 1997 note QLT1² ; on pourrait aussi parler de « Qualitatif trans-subjectif ». On considérera dans cette approche que les emplois nominaux classiques de GENRE présentent une propriété QLnT qui sert de point d'identification: e.g. *le genre humain* : humain = propriété définitoire d'un genre.

2 « Ceci rejoint l'analyse de J. Guillemin-Flescher, à propos des temps et aspects, et la distinction qu'elle établit entre deux types de qualitatif : « on pose une valeur et une seule quel que soit l'énonciateur qui prenne en charge l'énoncé » (QLT1) ; « la relation n'est validée que par rapport à l'énonciateur origine » (QLT2). » (Lab, 1999)

Le Qualitatif extrinsèque (noté simplement QLT) : il s'agit d'une représentation qualitative subjective, liée à l'interprétation d'une source spécifique, proche encore une fois de ce que J. Guillemin-Flescher 1997 note QLT2.

Par exemple, en disant *Ceci est mon téléphone*, j'opère une identification quantitative entre le téléphone en situation et le téléphone qui m'appartient, au sens où les deux se confondent en une extension unique. En disant, *Ceci est un téléphone*, j'ai au contraire une identification entre un objet et la propriété / téléphone/, au sens où la propriété définit l'occurrence en tant que type ; on travaille ainsi sur du Qualitatif intrinsèque (noté QLnT). Enfin, en disant *Ceci est un faux téléphone*, FAUX signale que je ne travaille plus sur de la propriété intrinsèque, mais sur une représentation extrinsèque de l'objet, *perçu* par une source comme un téléphone mais ne constituant pas une occurrence de téléphone en tant que type.

L'hypothèse sera que les emplois plus récents de GENRE ont privilégié des propriétés extrinsèques, interprétatives et approximatives là où les emplois classiques privilégiaient des propriétés intrinsèques, définitoires et stables. On passe alors d'une identification QLnT, *le genre animal*, à une différenciation QLnT, *un genre d'animal, genre un animal*: la propriété avancée ne devient que faiblement définitoire. Par prolongement, dans la phase polyphonique de grammaticalisation, cette différenciation Qualitative se traduit, notamment en contexte dialogique, par une différenciation de points de vue de type QLT (autrement dit, par la mise en scène de deux sources énonciatives distinguées).

Revenons sur ces trois phases en partant des propriétés distributionnelles qui permettent de distinguer les emplois nominaux classiques des autres emplois.

1. GENRE : syntaxe nominale et grammaticalisation

1.1. Les emplois nominaux typiques

Il existe des emplois typiquement nominaux de GENRE. On peut constater diverses configurations syntaxiques ; par exemple :

Déterminant genre # :	Ce genre a été rendu célèbre au XVI siècle par Montaigne.
Déterminant GAdj genre # :	Une guitare d' un nouveau genre .
Déterminant genre GAdj :	Il était fasciné par le genre humain .
Déterminant genre relative :	Je ne suis pas le genre dont on tombe amoureux .
Déterminant genre GPrép :	C'est pas le genre de blague qui me dérange.

La caractéristique propre aux emplois nominaux se manifeste à travers la présence d'un déterminant, obligatoire dans tous les cas (sauf cas d'ellipse ou d'apposition³) :

³ Ainsi Laurence Rosier (2002a, p. 83) cite le cas d'une définition de mots croisés « serpent = genre de barracuda », que l'on peut envisager comme une forme elliptique, au sens où la restitution d'un déterminant ne modifie pas la grammaticalité « *serpent = un genre de barracuda* ». Autre cas de

- * Ø **Genre** a été rendu célèbre au XVI siècle par Montaigne.
- * Une guitare de Ø **nouveau genre**.
- * Il était fasciné par Ø **genre humain**.
- * Je ne suis pas Ø genre dont on tombe amoureux.
- * C'est pas Ø **genre de blague** qui me dérange.

Bien qu'une étude systématique des différents schémas de détermination serait nécessaire, il semble qu'à un niveau sémantique ces emplois se caractérisent tous par le fait que GENRE renvoie à une catégorisation, autrement dit à la délimitation d'un sous-domaine notionnel Qualitativement stable de locuteur à locuteur (QLnT). La seule exception est peut-être le dernier cas de figure, UN GENRE DE, structure sur laquelle nous revenons un peu plus loin (section 2.3).

1.2. Les emplois nominaux atypiques

La présence d'un déterminant n'est pas toujours une condition suffisante pour délimiter les emplois nominaux de GENRE. Par exemple, la locution DANS LE GENRE soulève des interrogations. Employée telle quelle, il ne semble pas y avoir de raison de la distinguer d'un emploi nominal classique :

- (1) **Dans le genre**, on fait mieux.

Toutefois, les cas où l'expression est spécifiée par un GN, un GA, ou même une proposition révèlent un fonctionnement moins prototypique :

- (2) Aujourd'hui, dans le métro, je regarde un mec **dans le genre** super canon, et miracle, il me regarde!⁴
- (3) heu...**dans le genre** débile je suis plutôt fort.
- (4) (Les expressions énervantes) "Cultissime" aussi, **dans le genre** j'ai pas de vocabulaire alors j'abuse des superlatifs.

On note la disparition des éléments subordonnants (préposition, conjonction), obligatoires dans le cas des emplois nominaux classiques : **C'est pas le genre Ø blague qui me dérange*. Par ailleurs, il semble que le déterminant et la préposition puissent être assez facilement effacés à condition que « dans le genre » ne soit pas en position initiale :

- (2') Aujourd'hui, dans le métro, je regarde un mec Ø **genre** super canon, et miracle, il me regarde!
- (4') (Les expressions énervantes) « Cultissime » aussi, Ø **genre** j'ai pas de vocabulaire alors j'abuse des superlatifs.

figure, l'apposition : « Pour preuve, le 'pif-paf movie', ou film de baffes, (sous-) genre rendu célèbre par le duo Bud Spencer et Terence Hill ? ».

⁴ Les exemples, relevés pour la plupart sur des blogs, n'ont été retouchés que pour corriger les coquilles.

Une autre construction en marge des emplois nominaux est la construction *du genre* + GN/GA/proposition :

- (5) C'est un thriller à la mécanique bien huilée, **du genre grosse** cylindrée américaine.
 (6) J'avoue que sa soule, un peu comme les pages **du genre** « Si tu as un E ou un A dans ton prénom, rejoins se groupe ».

Il apparaît que dans ce cas aussi GENRE peut se réaliser sans aucune forme de détermination : *C'est un thriller à la mécanique bien huilée, du/Ø genre grosse cylindrée américaine.*

En outre, GENRE est ici encore suivi d'un GN sans préposition ni déterminant. Laurence Rosier propose d'ailleurs d'analyser DANS LE GENRE et DU GENRE comme des locutions prépositionnelles, avançant notamment comme argument que dans le cas de DU GENRE, l'adjectif attribut s'accordera avec le sujet et non avec le masculin de GENRE :

- (7) Cette après-midi je suis sorti avec ma petite copine! Elle est **du genre mignonne** mais c'est pas une bombe non plus!

Ce que confirment les résultats fournis par Google. Par exemple :

Elle est **du genre impulsive** : 42 occurrences Google

Elle est **du genre impulsif** : 4 occurrences Google (mai 2013)

S'il est évident que l'on s'éloigne ici des emplois nominaux *per se*, la classification de DU GENRE dans le paradigme prépositionnel comme le propose Laurence Rosier ne va en revanche pas de soi. Par exemple, pour DU GENRE, les tests de substitutions semblent en effet plus rapprocher cette locution de la catégorie adverbiale :

- (7^o) Elle est **du genre / assez / plutôt/ relativement...** mignonne mais c'est pas une bombe non plus!

Au-delà du problème de l'étiquetage syntaxique, c'est l'altération des schémas de détermination propres aux emplois nominaux qui apparaît comme l'indicateur du degré de grammaticalisation de GENRE. On pourra ainsi appréhender l'altération comme le reflet de degrés de grammaticalisation qui, partant d'une identification à une catégorie (emplois nominaux), conduit *in fine* vers une différenciation de la prise en charge énonciative. Par exemple, si on compare⁵ *Elle est du genre mignonne mais c'est pas une bombe non plus!* et *Elle est Ø genre mignonne mais c'est pas une bombe non plus!*, il semble que le premier exemple renvoie une catégorie (physique) plus stabilisée trans-subjectivement (\equiv le genre mignon), et donc plus proche du QLnT décrit plus haut. En revanche, le deuxième exemple semble plus l'expression d'une évaluation QLT subjective, formulée par l'énonciateur à titre d'illustration. C'est à ce niveau qu'on voit se dessiner la polyphonie qui repose sur ces deux formes de Qualité ; ainsi une glose possible pour cet emploi serait :

- (7^o) Elle est **je dirais/on va dire/comme qui dirait mignonne** mais c'est pas une bombe non plus!

5 C'est le premier énoncé qui est l'original.

Où *je dirais/on va dire* révèle un plan de prise en charge décalé : le locuteur formule une qualification, mais GENRE signale par ailleurs que le locuteur ne se présente pas comme l'énonciateur qui validerait ces propos.

Compte tenu de l'absence de critères solides pour fixer l'appartenance de GENRE (ou de ses locutions) à une catégorie spécifique, on parlera ici d'*adverbe* pour les emplois qui sont dégagés des contraintes de détermination propres au nom. Ces cas n'incluent pas les emplois adjectivaux comme *Genre c'est trop genre de dire genre* (nom d'un site Facebook).

L'association à la catégorie adverbiale se justifie en outre par sa fonction d'ajustement modale et énonciative sur un ensemble varié de syntagmes, allant du GN à la proposition en passant par le GP comme on le rappellera en section 2.4.

1.3. UN GENRE DE : emploi unique en son genre

Avant de nous arrêter sur les emplois adverbiaux, il faut dire un mot des constructions de type *Il conduisait un genre de tracteur*.

La syntaxe semble nous signaler qu'il s'agit d'un emploi nominal typique, d'autant que ce schéma n'accepte aucune altération, comme nous l'avons souligné plus haut : **Il conduisait _ genre de tracteur / *Il conduisait un genre _ tracteur*. Or, on a ici un emploi qui présente sans doute des propriétés sémantiques différentes des autres emplois du nom GENRE. Il apparaît en effet que dans ce contexte, on peut assez facilement alterner GENRE avec TYPE et ESPECE. Ce dernier est particulièrement intéressant puisqu'on sait que dans l'usage ESPECE DE se comporte souvent comme une locution adjectivale, au sens où le déterminant s'accorde avec le noyau du GN (ici *tracteur*) *Il conduisait un [espèce de] tracteur*.

Selon ce modèle, on peut supposer que UN GENRE DE a une fonction au moins autant classifiante (on rattache l'occurrence à une notion) que modalisante, au sens où l'emploi peut être entendu comme un refus d'identification à cette notion : un genre de tracteur = un véhicule qui n'est que partiellement conforme à l'idée que l'énonciateur se fait d'un tracteur (on a ainsi un cas de différenciation). On pourra toutefois vouloir rester prudent avec le parallèle avec ESPECE, dans la mesure où GENRE n'autorise pas, du moins *a priori*, un accord du déterminant avec le nom à droite (comme l'autorise ESPECE) : ? *Je l'ai remué avec une genre de cuiller*.

Et cependant, des recherches Google (2013) font apparaître plus de 450 occurrences spontanées de « une genre de » :

- (8) Si vous regardez ce site vous pouvez voir qu'en haut il y a **une genre de bande** ou il y a à gauche les derniers articles qui défilent et à droite les nom des liens partenaires.
- (9) Et on va faire **une genre de reconstitution** de la vie des romains, et on doit se déguiser!
- (10) Idée pour faire **une genre de guirlande déco** avec photo.

Ce qui, de notre intuition de francophone, ne semble pas aberrant, à l'inverse de *une type de/un sorte de*, qui sont effectivement totalement non répertoriés. S'il y a une tendance émergente de UN|E GENRE DE à se comporter sur le modèle de UN|E ESPECE DE, cela s'accorde tout à fait avec le scénario de la grammaticalisation et

justifierait que la locution UN GENRE DE soit mise en périphérie des emplois nominaux classiques.

1.4. La distribution des emplois à fonction « adverbiale »

Voici quelques exemples illustrant les distributions possibles de ces emplois :

Distribution intra-propositionnelle :

– après le premier Groupe Verbal auxiliaire

(11) Vu ton style d'écriture [...] **tu dois genre** avoir 13 ans.

(12) Il **a genre fallu** qu'il la menace pour qu'elle croie Ryan.

(11')*vu ton style d'écriture [...] **tu genre dois** avoir 13 ans.

– avant un Groupe Déterminant (sauf si le GN est sujet)

(13) J'ai vu **genre des chambres de bonne** à 900€ par mois.

– avant un Groupe Prépositionnel

(14) C'est le prix du milieu de gamme chez Shark **genre pour** 450 euros t'as un casque où tu peux même pas enlever les mousses.

– entre une Préposition et un Groupe Déterminant

(15) Essaie de te poudrer le front **avec genre** du talc ou je ne sais quoi.

– avant un Groupe Adjectival en position d'attribut ou en apposition

(16) [...] une salle de douche, **genre immense** avec un sol légèrement incliné et beaucoup de lumière... (Cf. * une **genre immense** salle de douche)

(17) Quand tu seras devenu **genre super célèbre** tu crois que tu voudras toujours dire bonjour aux pauvres filles de Carnot comme nous ? (Cf. * ...devenu **super genre célèbre**...)

Distribution extra-propositionnelle :

– avant une conjonction

(18) Quand on est petit il y a toujours des trucs débiles auxquels on croit **genre que si t'avales un pépin** il y a un arbre qui va te pousser dans le ventre.

– entre une conjonction et la subordonnée qu'elle introduit

(19) Encore un jeune qui croit que **genre** il va avoir son loft pour lui tout seul.

– avant une subordonnée + adjectif antéposé

(20) Et hop, je fais **genre**, demain, j'ai les résultats.

– postposée à une proposition indépendante

(21) Mon pote me demande un morceau de journal, et s'en va dans les buissons, **genre**...

– antéposée à une proposition indépendante

(22) **Genre** le type il entre, il abat un mur au hasard et il se casse, et tu le laisses faire ?

– en interjection

(23) J'ai jamais fumé de shit.

Genre.

Il s'avère par conséquent que GENRE a une certaine labilité distributionnelle. Malgré cette souplesse syntaxique, on notera néanmoins la nécessité de GENRE d'intervenir à la périphérie du GN et du GAdj et en aucun cas en position interne (** une genre immense salle, *une genre salle, *quand tu seras super genre célèbre...*) ; ce phénomène est convergent avec l'analyse de GENRE comme marqueur métalinguistique permettant au locuteur de marquer une distance vis-à-vis d'une occurrence d'énonciation qu'il ne valide pas.

2. Sémantique des emplois intra-propositionnels

Revenons maintenant sur les variations sémantiques mentionnées en introduction. Nous allons passer différentes valeurs en revue tout en les rattachant au principe commun évoqué à l'instant, à savoir un désengagement du locuteur quant à la validation d'un contenu. À titre heuristique, on reconnaîtra ici deux phases de grammaticalisation : la première intra-propositionnelle, la seconde extra-propositionnelle.

Les emplois intra-propositionnels se manifestent dans des énoncés comme *J'ai dû le payer genre 30€*, où *30€* ne relève pas d'un Qualitatif définitoire de l'occurrence (ce que je note QLnT) mais d'un Qualitatif subjectif (simplement QLT), qui éventuellement approxime ou évoque les propriétés réelles de l'occurrence : *Je dis 30€ pour donner une idée mais je ne dis pas que c'était 30€ en vrai.*

Dans les emplois extra-propositionnels, comme *Il dit qu'il ne comprend pas l'anglais, genre...*, GENRE prend une valeur intersubjective, où la validation du propos est reportée sur une position énonciative simulée, dont le locuteur se distancie. Comme cela a été souligné dans la partie liminaire, il y a une continuité entre ces deux aspects que sont le type de Qualitatif d'un côté, et la discordance polyphonique : l'identification QLnT, qui représente les propriétés constitutives de l'occurrence, implique de fait une trans-subjectivité, là où le QLT, qui renvoie à des représentations subjectives, n'en implique pas. Dans la mesure où nous faisons l'hypothèse que GENRE exprime une différenciation au niveau QLnT, on peut comprendre qu'il permette l'exploitation d'une hétérogénéité de point de vue dans une phase avancée de grammaticalisation.

Nous commencerons par le premier type de contexte, à savoir les emplois intra-propositionnels, en étudiant diverses valeurs : l'illustration, l'approximation, la comparaison.

2.1. Les emplois à valeur d'illustration

Les valeurs d'illustration peuvent plus ou moins se paraphraser par le biais de « par exemple » :

(15) Essaie de te poudrer le front avec **genre** [par exemple] **du talc** ou je ne sais quoi.

L'illustration consiste non pas à asserter mais à suggérer une représentation par le biais de notions constitutives d'un même champ sémantique ; il n'est ainsi pas rare de trouver GENRE avec des listes ouvertes :

(24) C'est une société qui est en partenariat avec plusieurs grandes enseignes. Ils mettent en ligne notre liste (avec **genre** le voyage de noce, les verres en cristal... etc).

Dans l'exemple 15, on voit qu'il ne s'agit pas de valider la représentation comme occurrence effective, ainsi que l'explicite d'ailleurs la proposition « *ou je ne sais quoi* ». On retrouve ici le refus de poser la propriété comme définitoire de l'occurrence effective. Une glose comme « disons » etc. ne serait pas inappropriée cette fois encore :

(15') Essaie de te poudrer le front avec **disons du talc** ou je ne sais quoi.

On peut également tenter d'insister sur la dimension différentielle en comparant GENRE avec COMME, qui serait moins approprié dans l'énoncé qui suit :

(25) Euh non, un casual ne pourra clairement pas jouer à GTA, ça demande quand même un peu d'investissement, niveau temps etc., et franchement, un casual, c'est **genre ma mère**, ça c'est une casual! Et je la mets sur GTA IV, c'est la boucherie... (Cf. ?... un casual, c'est **comme ma mère**, ça c'est une casual!)

Alors que COMME implique un élément repère stabilisé, GENRE pose une représentation qualitativement suggestive d'un paradigme plus large : ici je prends *ma mère* comme une occurrence évocatrice d'un paradigme approximatif. On peut tenter de résumer cette différence de la manière suivante⁶ :

	COMME	GENRE
QNT	ω	ω
QLnT	=	\neq
QLT	(=)	=

Il semble en effet que ni COMME ni GENRE n'opère sur la dimension Quantitative, au sens où aucun ne permet d'exprimer une identification occurrenceielle :

(26) Ce gars-là **c'est comme/genre mon frère** mais en plus sympa => Ce gars-là n'est pas mon frère / si j'ai un frère c'est une autre personne que ce gars-là.

Au niveau QLT, COMME présente le comparant en conformité qualitative stricte avec les propriétés définitoires du comparé, et en fait une occurrence Qualitative type :

(27) **Cette fille c'est comme ma sœur**, elle fait partie de ma vie et a une grande partie de mon cœur.

⁶ Le symbole Θ se lit « est en rupture avec », et signale les cas de dissociation radicale entre deux représentations. La rupture quantitative se traduit par deux occurrences qui ne se confondent pas, et donc dis-référentielles.

Que l'on pourrait paraphraser : cette fille a toutes les propriétés définitoires (QLnT) que je prête à une sœur ; et si on peut dire je la considère comme ma sœur, on n'aura jamais *je la considère genre ma sœur.

Avec GENRE, les propriétés du comparant renvoient à une représentation subjective de l'énonciateur-locuteur :

(28) Alexia, une fille en qui je peux avoir confiance, normal c'est genre ma sœur quoi!

Que l'on pourrait paraphraser par quelque chose comme : **si je devais décrire comment je vois cette fille je dirais** que c'est comme une sœur.

En d'autres termes, /sœur/ est posé comme une représentation Qualitative valide selon le locuteur sans toutefois être validé comme une propriété intrinsèque. On note par ailleurs un phénomène intéressant en ce que GENRE implique le co-énonciateur dans la reconstruction d'une notion à partir d'une illustration prototypique ; cet aspect est notamment important pour rendre compte des valeurs de connivence que peut prendre GENRE (nous revenons plus loin sur ce point).

2.2. Les emplois à valeur d'approximation

La valeur d'approximation est évidemment l'interprétation de la même opération sous l'effet de la variation contextuelle. D'ailleurs, ainsi que le remarque Suzanne Fleishman (1999), le GENRE grammaticalisé se traduit le plus souvent par LIKE en anglais, qui permet lui aussi d'exprimer tout autant des valeurs d'*illustration*, d'*approximation* ou de *comparaison*, soulignant par là même la continuité sémantique qui sous-tend ces emplois.

(29) Mon père a récupéré un retro je sais pas où, mais on en a eu **genre pour 40 euros**.

(30) J'espère que t'es bien payé car les loyers sur Paris **c'est genre 1000 euros**/mois le 2 pièces en ce moment.

D'une certaine manière on peut sans doute estimer que cette valeur se ramène plus ou moins à une valeur d'illustration portant sur des évaluations de quantités. Il s'agit encore d'avancer une valeur représentative mais non stabilisée comme définitoire de l'occurrence. L'exemple suivant souligne assez clairement cette intrication entre la valeur d'approximation et le refus de validation de l'occurrence linguistique comme renvoyant à une occurrence effective :

(31) On peut aller genre dans un club Belambra, il y en a pas beaucoup à l'étranger mais **'genre'**.

Ici le deuxième GENRE (qui était accentué à l'oral) semble être exploité épi-linguistiquement, précisément pour souligner le refus du locuteur de poser l'occurrence linguistique *un club Belambra* comme la qualification à part entière d'une occurrence.

2.3. Les emplois à valeur de comparaison

Cette valeur s'illustre notamment dans des structures attributives de type GN (être) GENRE GN.

(32) Comment retirer une mousse phonique **genre** Akasa.

D'une certaine manière la valeur de comparaison est en relation directe avec la valeur d'identification à une catégorie, tel que cela s'illustre avec les emplois nominaux :

(33) Ce tableau est dans **le genre du** Corrège

(34) [l'anorexie] C'est **le genre de maladie** qui a le don de me porter sur les nerfs.

Avec les emplois adverbiaux toutefois, le renvoi à une catégorie est secondaire et on passe assez facilement à une comparaison *ad hoc*, créée pour les besoins d'une *illustration* (on constate encore une fois la porosité des valeurs) :

(35) Y a-t-il un produit qui fait **genre** cheveux mouillés ?

Un autre phénomène notable est lié aux contraintes de détermination, qui s'avèrent être beaucoup plus fortes avec COMME :

(36) ASDA et TESCO : beaucoup de choix, pas mal de produits « français » **genre saucisson, camembert.**

*...pas mal de produits « français » comme saucisson, camembert.

...pas mal de produits « français » **comme du saucisson, du camembert.**

On peut penser que l'identification QLnT impliquée par COMME exige un renvoi à des comparants ayant une stabilité référentielle plus forte, où chaque comparant est validé pour lui-même. En revanche, GENRE semble ouvrir un paradigme au sens où les comparants sont cités mais non validés par le locuteur, ce qui engendre ici encore une valeur d'approximation : *je dis ça comme je pourrais dire quelque chose d'approchant*. Cette valeur d'illustration d'un champ notionnel explique sans doute pourquoi avec GENRE le nom peut être accompagné d'une détermination zéro.

2.4. Les emplois à valeur comparaison et l'introduction de l'intersubjectivité

Employé en position conjonctive⁷ GENRE peut conférer au contenu propositionnel une valeur fictive. Ainsi la locution FAIRE GENRE peut assez facilement se paraphraser par FAIRE SEMBLANT :

(37) Aujourd'hui, en voulant éviter de croiser le regard de deux mecs qui me dévisageaient, j'ai **fait genre** « je regarde mon portable » tout en marchant et je me suis pris un arbre en arrivant à leur niveau.

(37) Aujourd'hui, en voulant éviter de croiser le regard de deux mecs qui me dévisageaient, j'ai fait **semblant de** regarder mon portable ...

Où *semblant* traduit d'ailleurs assez bien l'idée de différenciation QLT qui caractérisait déjà les valeurs intrapredicatives : ce qui est semblable à X mais qui n'est pas nécessairement identifiable à X. Une autre paraphrase possible pour ce type d'emploi passe par la locution conjonctive COMME SI :

⁷ Il ne s'agit pas d'une conjonction, on trouve d'ailleurs des emplois où GENRE cohabite avec la conjonction *et*, à la différence de COMME, il peut apparaître avant ou après elle : *Costa croisière m'a dit genre que / que genre si je dépassais 24 semaines de grossesse au retour de la croisière ils pouvaient me refuser...*

(37) Aujourd'hui, en voulant éviter de croiser le regard de deux mecs qui me dévisageaient, j'ai fait **comme si** je regardais mon portable tout en marchant et je me suis pris un arbre en arrivant à leur niveau.

On note toutefois qu'avec COMME SI, on obtient une valeur explicitement contrefactuelle que l'on n'a pas avec GENRE. Sans doute peut-on expliquer ce phénomène par le fait que le SI de COMME SI valide un scénario non pris en charge par l'énonciateur et que la valeur contrefactuelle résulte alors de l'imparfait qui induit une rupture au niveau de la validation d'occurrence ; là encore COMME pose une identification à un niveau purement Qualitatif. Avec GENRE, en revanche, on induit une simple différenciation Qualitative, en d'autres termes, en disant *j'ai fait genre* « je regarde mon portable », on pose une interprétation Qualitativement différenciée de l'action réelle : comme LIKE en anglais, le contenu rapporté a surtout pour fonction de proposer une représentation prototypique qui invite le co-énonciateur à se représenter un « genre » de situation. En outre, une caractéristique intéressante de ces emplois est que GENRE permet d'introduire des formes de discours direct, contrairement à COMME SI qui semble exiger une concordance des formes inter-propositionnelles :

???...j'ai fait **comme si** « je regarde mon portable » tout en marchant...

...j'ai fait **comme si** je regardais mon portable tout en marchant ...

Se manifeste ici une propriété fondamentale de GENRE en contexte extra-prédicatif : la construction explicite d'une polyphonie métalinguistique. Ainsi si l'on compare :

(38) Elle **fait genre** je suis hyper cultivée !

(39) Elle **fait comme si** elle était hyper cultivée !

Avec COMME SI, on retrouve la valeur explicitement contrefactuelle évoquée plus haut. Avec GENRE, il n'est pas possible hors contexte de déterminer si le locuteur estime que « elle » est cultivée ou non. Mais plus important encore, alors que COMME SI permet de rapporter le comportement (linguistique ou paralinguistique) du sujet selon le point de vue d'énonciation unique, GENRE exprime avant tout la désapprobation du « locuteur » vis-à-vis de ce que « elle » a dit ou fait, ce qui implique la dissociation de deux niveaux de prise en charge, point auquel est consacrée la dernière partie de cet article.

3. Sémantique des emplois extra-propositionnels

Dans cette dernière partie, nous nous arrêterons en effet sur les cas où la différenciation s'applique au niveau des positions intersubjectives. Il faut pour cela prendre en considération deux types de données : la postposition ou l'antéposition de GENRE d'une part, et le caractère monologique ou dialogique du contexte d'autre part.

3.1. Les cas d'antéposition de GENRE

Dans leur principe, ces cas semblent comparables aux cas évoqués jusqu'à présent à cette différence près que GENRE peut aussi introduire une proposition

principale. On relève en effet tout un ensemble de cas où GENRE apparaît en antéposition totale, déléguant ainsi la prise en charge à une source secondaire :

(40) « Aujourd'hui, quelqu'un est venu pour abattre le mur de la buanderie. Il a dû mal comprendre, car maintenant la salle de bain donne droit sur le couloir. »

« **Genre** le type il entre, il abat un mur au hasard et il se casse, et tu le laisses faire ? »

« **Genre** quand un ouvrier vient on n'a pas toujours la possibilité d'être présent sur le "chantier" »

Comme on le constate à la lecture des exemples le contexte dialogique a pour effet d'associer la source du propos au pôle co-énonciatif, induisant ainsi une valeur polémique. On a en effet une exploitation de GENRE pour la construction d'une discordance de points de vue : l'antéposition signale ici que le locuteur ne se construit pas comme l'énonciateur valideur du contenu propositionnel qui suit. On a ainsi une valeur pseudo-citative, par laquelle on fait parler un deuxième énonciateur, dont on se distingue modalement. Ce second énonciateur peut être fictif ou au contraire se confondre avec le colocuteur, comme dans les contextes dialogiques, qui donnent alors une force nécessairement polémique à l'énoncé.

3.2. Contextes dialogaux

On aura ici la valeur polémique que l'on retrouve dans les cas de postposition à une énonciation préalable. Il y a ici une forme de reprise écho du propos à laquelle GENRE ajoute une prise de distance de l'énonciateur second et donc un refus de co-validation de la première énonciation :

(41) « Je sais pas dessiner. »

« Ouais **genre**. »

(42) « Davydenko qui bouffe une balle de double break dans le second set, c'est le tournant du match. »

« Ouais ouais, **genre** !! Et si le Russe avait converti ses balles de break, et si Federer n'avait pas été inexistant dans le premier set, et si et si et SI !! »

Notons que l'on aura assez souvent l'association de OUAIS dans ce schéma, ce qui n'est pas sans rappeler les doubles affirmations polémiques :

Ouais genre ; C'est cela oui ; Yeah right

qui toutes, semble-t-il, impliquent un schéma intonatif répliqué (\Ouais \genre ; \C'est cela \oui ; \Yeah \right), qui semble recréer iconiquement la dissociation des sources de prise en charge, primaire et secondaire.

3.3. Contextes monologiques

Dans certains cas, le dialogisme peut être simplement simulé, au sens où l'énonciateur porte un regard critique sur ses propres propos :

- (43) Merde, je crois que je commence à passer ma vie devant mon pc... ça craint du boudin!! Non mais voilà je suis partie de chez Caro [...] je lui ai dit: « Ecoute j'ai plein de taff faut vraiment que j'y aille! » **GENRE!!!** ca fait presque une heure que je suis devant mon pc a faire tout et n'importe quoi.
- (44) Alors voui, si j'avais 16 ans, que je portais des mini jupes avec mon portable à portée de main, [...] je me dirais certainement que je dois être dans une autre réalité, qu'en vrai je suis belle et super intelligente et qu'en plus le beau mec du lycée et ben il m'aime, **genre!**

D'une certaine manière, ces cas de monologues ne sont qu'une forme particulière de dialogisme. Dans d'autres cas cependant, il semble y avoir une situation monologique à part entière :

- (21) Mon pote me demande un morceau de journal, et s'en va dans les buissons, **genre...**

Il semblerait alors que l'on voie apparaître une valeur de connivence, ce qui rejoint sur ce point encore l'analyse de Laurence Rosier :

Cette valeur modale d'approximation, outre l'appréciation plutôt négative qu'elle véhicule, permet également de poser une connivence de discours dans le cadre d'une approche plus interactionniste de l'énonciation. (Rosier, 2002a, p. 86)

La valeur de différenciation n'est pas totalement évacuée, dans la mesure où l'on peut lire l'exemple avec une valeur polémique, de type : *il croit peut-être que je ne sais pas ce qu'il va faire alors que c'est évident*. Mais d'un autre côté, en référant à une situation prototypique, identifiable par tout sujet, on a une implication du co-énonciateur-lecteur qui participe, aux côtés du locuteur, à la ré-identification de cette situation type. On a ainsi un schéma impliquant trois sujets : une 3^e personne, thème de la narration, un locuteur qui construit une différenciation de point de vue par rapport à ce premier sujet, et enfin un co-énonciateur lecteur qui est amené à adopter la position du locuteur, d'où découle la valeur de connivence.

Conclusion

Cette contribution à l'analyse du marqueur GENRE selon un scénario de grammaticalisation en trois étapes nous rappelle que le sens ne se réduit pas à un ensemble de traits ou à un scénario prédéfinis, mais qu'il s'agit avant tout d'une dynamique où interagissent des propriétés sémantiques formelles d'une part et des propriétés distributionnelles d'autre part. Il n'y a, cette étude l'a montré une fois encore, aucune place pour une démarcation entre syntaxe, sémantique ou pragmatique dans une approche énonciative. Nous avons cherché à montrer que la variation des valeurs de GENRE résulte d'un travail de pondération sur les dimensions identificatoires et différentielles des propriétés en jeu, mais surtout nous avons tenté de montrer qu'il était envisageable d'établir un pont entre une analyse en termes de Quantité/Qualité d'une part et une approche polyphonique liée à la prise en charge de ces délimitations quantitativo-qualitatives d'autre part. Pour autant, une analyse plus fine mériterait que l'on étudie de plus près le rapport entre les valeurs sémantiques et les comportements

distributionnels, mais aussi que l'on compare GENRE avec d'autres marqueurs concurrents, en particulier STYLE, SORTE et ESPECE, ainsi qu'avec les équivalents dans une perspective contrastive, comme par exemple LIKE en anglais (un travail sur ce thème est en cours dans le prolongement de Dufaye 2013).

Bibliographie

- CULIOLI, A., 1999, « Des façons de qualifier », in Deschamps A. et Guillemin-Flescher J. (éds), *Les Opérations de détermination, Quantification / Qualification*, Gap, Ophrys, Collection l'Homme Dans la Langue, p. 3-12.
- DEVOGUÉ, S., 1992 « Si, la syntaxe et le point de vue des opérations », *La Théorie d'Antoine Culioli, Ouvertures et incidences*, Paris, Ophrys, Collection l'Homme Dans la Langue, p. 123-144.
- DUFAYE, L., 2013, « Are Like and Like Alike », Communication au colloque *GReG – Paramétrer le sens – Sens attendu / inattendu des langues*, 25-26 janvier 2013, Université Paris Ouest Nanterre.
- DUFAYE, L., 2012, « Genre : Trace d'un transfert de prise en charge » in Birkelund M et Nölke H. (éds), *La Linguistique énonciative*, Aarhus (Danemark), Publizon, p. 49-63.
- DUFAYE, L., 2010, *Théorie des Opérations Énonciatives et Modélisation*, Paris, Ophrys.
- FLEISCHMAN, S., 1999, « Pragmatic markers in comparative perspective: A contribution to cross-language pragmatics », *PRAGMA 99*, Tel Aviv (Draft version).
- FRANCKEL, J.-J. & LEBAUD D., 1990, *Les Figures du sujet*, Paris, Ophrys.
- GUILLEMIN-FLESCHER, J., 1997, « De la qualité à la qualité », in Groussier M.-L. et Rivière C. (éds), *La Notion*, Gap, Ophrys, Collection l'Homme Dans la Langue, p. 146-155.
- LAB, F., 1999, « Is AS Like LIKE or Does LIKE Look like AS », in Deschamps A. et Guillemin-Flescher J. (éds), *Les Opérations de détermination, Quantification / Qualification*, Gap, Ophrys, Collection l'Homme Dans la Langue.
- ROSIER, L., 2002a, « Genre : le nuancier de sa grammaticalisation », *Travaux de linguistique n°44*, Bruxelles, De Boeck Université, p. 79-88.
- ROSIER, L., 2002b, « Les profileurs de l'énonciation ; sur espèce, genre et sorte », Numéro spécial de la revue LINX : *Comme la lettre dit la vie : Mélanges offerts à Michelle Perret*, p. 359-369.
- RANGER, G., 2012, "Quotative LIKE in contemporary non standard English", in Dufaye L. & Gournay L. (éds), *Les Théories de l'énonciation : Benveniste après un demi-siècle*, revue en ligne *Arts et savoirs [ISSN 2258-093X]*, n° 2.
- UNDERHILL, R., 1988, « Like is like, focus », *American Speech*, n°63, p. 234-246.

